

te, basée sur la science et couronnée par la foi. "Voyez, dit alors Mgr. dans son admirable discours, comment, du beau dans la nature, et dans les arts, et dans les lettres, et dans les mœurs, il s'élève à la source invisible des éléments mêmes qui le constituent, c-à-d, au principe de tout nombre, de toute proportion, de toute convenance, de tout ordre, de toute harmonie ; à l'unité souveraine, à la forme divine, à la raison incréée, à la justice essentielle, à la perfection absolue, à cette éternelle beauté du Créateur, qui excite incessamment ses soupirs dans l'exil de cette vie, et quelquefois ses extases et ses ravissements, lorsqu'il semble la contempler, la saisir, l'embrasser dans quelque rayon échappé de ses splendeurs sur les créatures."

De la beauté découle la connaissance de la vérité suprême : l'une n'est point distincte de l'autre. Mais qu'est-ce que le vrai ? et qu'est-ce que le faux ? "Le vrai, c'est ce qui est, répond Augustin, le faux, c'est ce qui paraît être et n'est pas." Or la vérité, dit le philosophe d'Hippone, se conçoit de deux manières : ou l'âme agit seule et intérieurement d'après ce qui se trouve en nous, ou bien elle opère sur ce qui lui est apporté de l'extérieur par les sens. Ceci posé, Augustin nous apprend encore que le premier devoir de l'homme à l'égard du vrai est de rechercher la vérité, ce qui conduit à dire qu'il faut rechercher en Dieu, puisqu'on ne la saurait trouver ailleurs.

Mais la vérité ainsi comprise et recherchée mène au troisième point qui est le souverain bien, c-à-d, à ce bonheur parfait, objet de tous les désirs du cœur de l'homme. Cette question du souverain bien inné en nous, fut tellement agitée dans l'antiquité païenne, que Varron nous apprend qu'il n'existait pas moins de cent quatre-vingt huit sectes différentes à ce sujet. Le philosophe chrétien réfute ces opinions diverses et établit scientifiquement que Dieu, comme étant la source unique de tous les biens visibles et invisibles, peut seul être le bonheur objectif de l'homme.

"La question du mal, continue Mgr. corrélatrice à celle du bien, est illuminée en même temps par cette raison supérieure, qui s'éclaire elle-même de la lumière de la foi. Elle enseigne, avec une hauteur de vue inconnue avant les siècles de l'Évangile, que la défaillance de la volonté, qui constitue le mal moral, ne consiste pas en ce que la volonté se porte vers une chose en soit mauvaise, puisqu'elle ne peut se porter que vers une nature, et que toutes les natures sont bonnes, l'être, à tous les degrés, étant un bien, mais parce qu'elle s'y porte mal, c'est-à-dire, contre l'ordre des natures elle-mêmes, en quittant l'être souverain pour tendre vers ce qui a moins d'être. D'où la conclusion : que Dieu seul doit être recherché pour lui-même, tous les autres biens inférieurs ne pouvant être désirés que comme des moyens d'arriver à la possession de Dieu, fin de notre existence, et, par conséquent, notre unique béatitude."

C'est ainsi qu'à l'ombre de la religion et de la philosophie, Augustin trouve dans le Beau, le Vrai, le Bien autant de degrés par lesquels il monte jusqu'au Créateur. Combien eussent brillé comme Au-

gustin, si à son exemple, ils eussent pris pour guide de leurs travaux, la raison éclairée par les lumières de la foi, c-à-d, s'ils n'eussent jamais cessé d'être véritablement philosophes !

Mgr. termine son éloquent discours par une apostrophe à la sublime Sagesse, dans laquelle Augustin déplore l'aveuglement de ceux qui ne s'attachant qu'à considérer la magnificence de l'ouvrage, oublient ou méconnaissent le doigt tout-puissant de Celui qui a embelli la nature de tant de merveilles :

"O sublime Sagesse, douce et riante lumière d'une intelligence épurée, guide sûr et fidèle, malheur à ceux qui, vous abandonnant, vont errer loin de vos routes lumineuses, et qui dans vos ouvrages, aimant mieux vos ombres que vous-mêmes, n'y discernent point les traits de votre main puissante, et les signes que vous nous faites, pour nous avertir et nous rappeler sans cesse à l'excellence de vos beautés éternelles ; car ces traits imprimés sur les créatures qui en font tout l'ornement et tous les charmes sont destinés à réveiller nos esprits et nos cœurs pour qu'ils s'élèvent jusqu'à vous. Ainsi, l'artiste par la beauté de son œuvre, semble-t-il faire signe à celui qui le considère, de n'y pas arrêter son admiration, mais en la parcourant des yeux, de reporter son amour à celui qui en est l'auteur. Tous ceux, ô divine Sagesse, qui reposent leur cœur sur vos ouvrages sans songer à vous, sont semblables à ces ignorants qui, très-attentifs au discours d'un homme éloquent et habile, s'appliquent avec tant d'avidité à l'agrément de sa voix ou à l'arrangement de ses paroles, qu'ils perdent de vue le principal sujet du discours et les pensées mêmes dont ces paroles ne sont que les signes. Malheur, malheur à ceux qui, refusant d'être éclairés de vos splendeurs, ô Soleil des intelligences, prennent un funeste plaisir dans leurs ténèbres ! Car en s'éloignant de vous et tournant, pour ainsi dire, le dos à l'astre brillant du jour, que peuvent-ils voir sinon des ombres dans ces grossières voluptés, où la joie même qu'ils ressentent ne vient que de l'éclat de votre lumière, dont ces ombres sont environnées ? Ah ! plus on se plait dans cette affreuse obscurité des sens, plus l'œil de l'âme en devient faible, languissant, incapable de soutenir votre présence et de vous contempler, ô Sagesse, qui êtes tout à la fois la Beauté infinie, la Vérité suprême, le Bien universel ! Ainsi, quand l'homme s'attache à ce qui flatte et entretient ici-bas sa convoitise, il s'aveugle de plus en plus. Alors il commence à ne plus rien voir de grand et de sublime dans le monde supérieur dont celui-ci n'est que l'image."

Dimanche dernier, a été lue au prône une lettre pastorale de Mgr. l'Archevêque concernant les tables tournantes.

Après avoir démontré que les réponses ne viennent ni de la table elle-même, objet privé d'intelligence, ni des âmes des réprouvés entre lesquelles et nous il y a un abîme infranchissable, ni des élus de Dieu, ni des anges, il reste à conclure que ces prétendus oracles ne sont que des produits d'une imagination exaltée, l'écho des

propres pensées de ceux qui les consultent, ou bien un piège de Satan. Consulter le démon, n'est-ce pas lui rendre une espèce de culte, condamné si sévèrement dans l'Écriture-Sainte ? Déjà ces évocations ont produit leurs fruits de mort et dignes de l'enfer ; le trouble dans les esprits, la discorde, le déshonneur dans les familles, la folie, l'impunité, le blasphème, l'obscénité.

"Souvenez-vous que vous avez renoncé à Satan, à toutes ses œuvres, et à tout commerce avec lui ; que, par le baptême, vous êtes devenus enfants de Dieu, enfants de lumière, et membres de Jésus-Christ..."

Mgr. défend comme pratique superstitieuse de faire tourner ou frapper les tables dans l'intention d'évoquer les morts et d'avoir quelque communication avec eux.

Il recommande à tous de s'abstenir totalement de l'expérience des tables tournantes, même par jeu et par amusement, comme n'étant pas sans danger pour les faibles qui pourraient être induits par là dans la superstition.

LE DÉSASTRE DU SAN FRANCISCO.

Depuis quelques jours les journaux ne parlent que du désastre du *San Francisco*. Ce magnifique vapeur américain jaugeant 3000 tonneaux fit voile de New-York pour la Californie, le 21 décembre, avec 750 passagers à son bord, y compris 8 compagnies du 3e régiment d'artillerie des États-Unis. Trois jours après son départ, il fut désemparé par un coup de mer terrible qui balaya ses ponts et emporta à la mer environ 150 personnes. Cinq ou six jours après ce désastre, le choléra éclata parmi les passagers et l'équipage, et enleva de 65 à 70 personnes.

On apprit bientôt à New-York, par un vaisseau qui l'avait vu sans pouvoir aller le secourir, que le vapeur en question avait été entièrement désemparé et ses ponts balayés. Des bâtiments furent aussitôt expédiés de plusieurs ports, et parvinrent à sauver le reste des passagers et de l'équipage. 253 furent ramenés à New-York ; 225 conduits en Angleterre, et 100 à la Bermude ou ailleurs.

ANGLETERRE. Le *Daily-news*, journal de Londres, a publié un article très fort contre le prince Albert qu'il accuse d'être au fond de la politique inactive du ministère à l'égard de la Turquie. Il dit que ce Prince est évidemment russe par ses affections de famille et qu'il a réussi à exercer sur le ministère une influence inconstitutionnelle, par laquelle la Turquie se trouve sacrifiée à son ennemi. Le journal ajoute que cette opinion est généralement répandue dans la capitale et que beaucoup de personnes se prononcent d'une manière bien forte à ce sujet.

ÉPREUVES DU BACCALAURÉAT EN FRANCE.

Par l'extrait suivant du programme du baccalauréat ès-lettres de l'Université de Paris, on verra en quel honneur se trouve en France l'étude du grec et du latin.